

Comment je fais la classe...

Il est possible d'entendre quand, dans la classe, il parlent...

F. OURY, 1964

Ce texte a été rédigé en 1964 pour former techniquement les copains qui veulent se lancer sans se casser la gueule. Des trucs simples, classiques, qu'on pourra dépasser. A vous de voir si ces fiches nées de notre expérience peuvent encore servir (Fernand OURY à Simone HEURTAUX, mai 79).

Mais aussi à tous...

Il est essentiel que les enfants parlent entre eux, arrivent à se comprendre, à s'entendre ; peut-être est-il souhaitable aussi que le maître puisse contrôler, aider, faciliter la communication en apportant des mots précis, des formes correctes : que les enfants acquièrent la langue des adultes. Il devient alors nécessaire de parler au groupe entier, ce qui impose automatiquement des limitations et des règles :

— Si tu veux parler, commence par te taire... quand un autre parle et veut être entendu ; tu parleras à ton tour.

— On t'écoute... et la bienséance voudrait que tu n'abuses pas de l'auditoire, ce que tu dis doit avoir assez de valeur pour intéresser les autres. Ce n'est plus le moment de bavarder, de raconter n'importe quoi. Tu as la parole, ne la garde pas.

Règles bien simples, difficiles à respecter — qu'on pense aux réunions d'adultes ! qui finissent par s'imposer après quelques semaines d'expériences et qui demeurent valables chaque fois qu'on parle en groupe.

Des moments de langage

Chaque classe prévoit donc des moments où chacun peut parler à son tour. Nous avons décrit — et Freinet l'avait fait avant nous — la présentation et le choix des textes libres, où chacun peut lire (ou raconter) ce qu'il croit digne d'être imprimé dans le journal scolaire (événement vécu, histoire inventée, etc.). Mais la censure du groupe, qui se manifestera par des commentaires et par le vote, pèse et certains qui ne se croient pas intéressants n'«ont rien à dire».

Nous reparlerons du conseil de coopérative.

Certes, surtout chez les petits, on y raconte beaucoup de petites histoires personnelles, querelles de tas de sable, incidents mineurs... mais le moment est mal choisi pour «raconter sa vie» et, que ce soit le président qui l'exprime ou le groupe entier qui le fasse sentir, il est préférable de parler ici de ce qui intéresse le groupe entier, sa vie, les projets, les travaux en cours, les décisions à prendre.

Du bavardage

Nous voudrions aujourd'hui donner une idée d'un autre moment de langage collectif qui, peut-être, permet une expression plus libre parce que plus gratuite. Le «bavardage» du matin, la «causette», le «dialogue», ce qui dans ma classe de perfectionnement est devenu «les actualités».

Les instituteurs urbains ignorent peut-être que les ouvriers, les employés bavardent avant de se mettre au travail, qu'ils racontent certains événements personnels, commentent les faits du jour ou simplement signalent qu'il pleut. Les adultes ne pénètrent pas «silencieusement et en rangs» dans le lieu de travail, ils n'ont pas à croiser les bras et à attendre la parole du maître. Peut-être suffirait-il de laisser se former de petits groupes de bavardages légaux pour que les enfants s'expriment calmement ?

Parler ? Pourquoi ?

Il est parfois utile de savoir faire du bruit avec sa bouche, de monologuer en public, de discourir, de réciter, de répéter la parole d'un autre...

Certains en font profession.

Si tu n'as rien de nouveau à dire, si personne ne t'écoute, si tu n'es pas entendu, pas compris, pourquoi parler ?

Il est difficile d'exprimer une pensée originale, un sentiment réel. Plus difficile encore d'être entendu. Il faudrait apprendre à parler, à se faire entendre...

L'école pourrait favoriser cet apprentissage si — comme nous le pensons — le désir de communiquer et la communication orale sont des préalables nécessaires à la communication écrite.

Laisser parler ?

Le plus simple serait peut-être de laisser parler les enfants et de les écouter ? Mais comment entendre à la fois trente ou quarante élèves ? Sont-ils capables d'autre chose que de bavarder ? Pourquoi laisser parler si personne ne peut entendre ce qui est dit ?

Entre eux d'abord

Remarquons tout de suite que dans une classe véritablement coopérative les enfants parlent entre eux d'une façon habituelle et que cet entraînement n'est pas négligeable.

Ces petits qui admirent la tourterelle, ces grands qui discutent autour d'une page d'album, ces imprimeurs qui mettent un texte au point, cette équipe qui n'arrive pas à tirer le lino, celui-là qui réorganise son atelier de peinture, tous sont dans des situations qui incitent à parler à quelqu'un à propos de quelque chose d'actuel, de précis. (On pourrait considérer que la lettre personnelle au correspondant est aussi un moment de langage — écrit cette fois — qui a son importance.) Mais que dit-on ? Comment le dit-on ?

Très vite on entend dire des choses intéressantes, c'est-à-dire susceptibles d'intéresser toute la classe. Pourquoi chercher ailleurs des thèmes d'élocution ? Il suffit de quelques règles.

A la causette

«Qui a quelque chose à dire ?» Une dizaine de mains se lèvent. Le président de séance (le maître le plus souvent) donne à chacun un numéro d'ordre en commençant par ceux qui éprouvent le plus de difficultés à s'exprimer. Dans le silence chacun parle à son tour quitte à être interrompu par le président (ou par une main levée) qui réclame des précisions. Il est souvent nécessaire que le maître reprenne ou commente ce qui a été exprimé.

Ou aux actualités

Mais bien vite la séance risque de se prolonger, chacun, sécurisé, ayant tendance à se raconter. Progressivement, nous avons été amenés à édicter de nouvelles règles : restant entendu que les petits (niveau maternelle ou C.P.) continuent à dire tout ce qu'ils veulent, les grands (niveau C.E. ou C.M.) s'efforcent de limiter leurs interventions à l'actualité. Aucune histoire inventée, pas d'incidents personnels sans importance (nous ne sommes pas au «choix de textes») pas d'interventions visant à modifier la vie de la classe (nous ne sommes pas au «conseil»), alors de quoi parle-t-on ?

— Des événements mondiaux ou nationaux annoncés par la télé qui paraissent avoir une grande importance. (Ont été commentés l'affaire de Suez, de Cuba, la mort de Kennedy, Churchill, la fin de Kroutchev, les accidents de Fréjus ou d'Agadir, les nouveautés scientifiques et les résultats olympiques.)

— Des événements locaux et même des bruits qui courent (travaux, accidents, projets).

Puis, est apparue une autre nécessité : l'actualité dans la classe, reflet des informations, tendait à devenir assez épouvantable : un monde menacé des pires catastrophes où les avions tombent, les trains déraillent, etc., semblait peuplé de sinistres canailles.

Nous avons donc décidé pour éviter cette vision pessimiste du monde, de ne plus insister sur les accidents, crimes qui font le régal des lecteurs de certains quotidiens.

Les séances d'actualités peuvent être fort brèves (cinq à dix minutes) mais il arrive que l'intérêt soit tel que nous atteignons la demi-heure. Celle du 12 juin 1964 a été notée tant bien que mal. Rappelons qu'il s'agit d'une classe de perfectionnement où les «niveaux de langage» si l'on peut s'exprimer ainsi, s'étagent de 3 à 12 ans. Nous indiquons pour chaque enfant l'âge réel en chiffre arabe, «un âge de langage» en chiffre romain. Le maître était président de séance. Ses interventions sont notées M.

Le 12 juin, 9 heures :

Savoir qu'un cirque s'est installé le 10 et que les enfants ont pu approcher les chevaux. 12 élèves ont demandé la parole. Priorité est donnée à ceux qui parlent mal.

Mohamed B. (10 ans, III); (traduction). — On a attrapé deux musaraignes sous une pierre. Elles avaient transporté des bouteilles dans le trou. Baratin (un clochard) a dit : «Qu'est-ce que vous faites là ?» Il avait pas mis son slip. Sa braguette était ouverte. On voyait tout.

M. — Et alors ?

Mohamed B. — C'était rigolo.

Jean-Pierre (10, VII). — A la télé j'ai vu : Roland a été étranglé par un bonhomme.

M. — As-tu un conseil à donner ?

Jean-Pierre. — Faut pas jouer avec les nœuds coulants.

Patrick (9, VII). — Faut pas accepter de bonbons. Faut pas suivre des inconnus.

Georges (14, XII). — C'était une fugue, le gosse avait puisé dans le porte-monnaie.

Suivent des détails sur le crime.

M. — Nous arrêtons. Voyez votre journal habituel.

Patrick (suit son idée). — Faut pas monter en voiture avec n'importe qui. Faut pas aller faire les commissions pour les gens.

M. — Patrick donne de bons conseils. Il s'agit d'un crime de fou. C'est rare, mais ça peut exister.

Jacques (9, VII). — Hier, j'étais entouré par les chevaux. Pour me sauver je suis passé dans les orties. Puis j'ai donné de l'herbe à un cheval.

M. — Oui à un cheval. Et à quoi as-tu fait attention ?

Jacques. — Je n'étais pas derrière (conseil donné le 10). Puis je suis monté sur un cheval gentil. J'ai vu aussi un cheval méchant.

X. — Comment reconnais-tu un cheval méchant ?

Jacques. — Les chevaux attachés sont méchants, le cheval blessé aussi, la femelle si on touche au petit, l'étalon aussi.

Y. — C'est quoi ? C'est le mâle. Il fait pas de petits.

— Si, c'est lui qui les fait. Les petits, quand ils naissent, ils sont attachés à leur mère. Ils têtent mais après ils ne têtent plus.

Le groupe s'est animé. Ça parle. Le président a fort à faire. A présent c'est le maître qui parle, qui précise en quelques mots le mariage des chevaux, la naissance, le sevrage et clôt provisoirement la discussion. Ce qui est facile car il reste 8 orateurs inscrits.

Mohamed K. (11, VII). — Le frère d'Abd el Krim (cours moyen) nous propose une musaraigne.

M. — Apporte.

— Moi j'ai donné à manger au cheval du sucre. Un monsieur a donné un caillou. Euh...

M. — Et alors ?... Tu veux dire qu'en pensez-vous ?

— Oui, faut pas faire ça.

Mostefa K. (9, VI). — Ah ! moi je dis que les musaraignes, elles ont pas porté la bouteille, elles ont fait leur nid dans une bouteille. (Il parle à Mohamed B.)

Alain (10, VII). — Peut-on élever des grenouilles en classe ?

M. — Oui. Voir le responsable, Michel, à toi.

— C'est vrai que les mâles peuvent être dangereux. Une petite fille était montée sur un poney. (Chacun sait qu'Alain conduit les poneys au jardin d'acclimation.) Le poney a vu une femelle. Il a rué. La fille est tombée. La mère voulait faire un procès. Elle peut ?

M. (qui veut rassurer). — La fille est blessée ?

Alain. — Presque rien.

M. — T'inquiète pas pour le procès.

Patrick P. (9, VIII). — J'ai apporté une lentille et un haricot, ça va germer. Faut pas y toucher. Mon vaccin a pris. (Il le montre.) J'ai vu un clown : Chocolat.

Abd el Krim (11, IX). — Déjà dit. Musaraignes.

Jean-Pierre M. (14, XI). — J'ai conduit les chevaux. Un était têt. Il ruait. Ce qu'on dit en classe, c'est vrai !

Dominique (11, IX). — Déjà dit.

Marc (12, XI). — A la télé on a dit : «Un fou est entré dans une école avec un lance-flammes ; il a brûlé des gosses, une institutrice, et il s'est brûlé.

M. — Ça arrive souvent ? Non.

Patrick (tout triste). — J'ai perdu deux francs dans le bus.

Le maître a écouté...

On a coutume de dire que le maître ne peut être psychologue ou thérapeute...

Beau parleur (ou haut-parleur), il a peu de chances d'entendre des enfants qui «n'ont rien à dire».

Délivré de ce rôle, par contre, il peut écouter et même entendre ce qui n'est pas dit. Il remarque d'abord que ses «débiles» «qui n'ont pas d'idées» racontent beaucoup de choses quand on leur laisse la parole. Il s'instruit aussi. D'une façon plus ou moins confuse, il remarque qui parle, de quoi il parle et comment il parle. Bien sûr, il connaît ses élèves (il n'a à cela que peu de mérite : c'est chaque jour, aux actualités, au choix des textes, au conseil ou ailleurs que les enfants s'expriment. Il n'a guère besoin de tests. Et les observations qu'il fait ne sont pas celles que pourrait faire un visiteur ignorant (si instruit soit-il). Qu'a-t-il remarqué ?

D'abord que 4 élèves n'avaient rien à dire, mais aussi (ce qui me paraît plus important) que Yvon (13, 11) a vraiment rarement quelque chose à dire en public. (Savoir que, chez lui non plus, il n'a rien à dire : dans une famille de 17 enfants, on ne discute pas.) Dominique non plus n'a rien dit et c'est trop souvent qu'il annonce «déjà dit» (sa place est toujours prise... par la petite sœur ?).

Qui parlait ?

Mohamed B., replié, inhibé, recherche toujours la compagnie de garçons plus virils qui le battent (et même davantage, dit la rumeur publique).

Jean-Pierre, agressif, opposant, désobéissant, est ravi de raconter le meurtre de Roland.

Georges, attiré par les grands plus ou moins blousons noirs, s'intéresse à l'aspect policier.

Patrick s'intègre dans sa nouvelle famille après un comportement très régressif (identification au demi-frère de 2 ans). Encore insécurisé en profondeur, il donne de sages conseils de prudence, soigne de petites plantes, est heureux d'être vacciné et d'avoir vu Chocolat.

Les chevaux ont révélé des chevaliers : Jacques qui était si timide a, hier, dominé sa peur. Mohamed K., ancien berger, ose dire ce qu'il pense des adultes et Alain profite de l'occasion pour nous rappeler que lui «travaille» et sait conduire les poneys (son texte «Je suis un travailleur» sera élu en octobre). Le grand Jean-Pierre (qui ne brille guère que par sa taille) est fier lui aussi, d'avoir conduit les chevaux et de donner des conseils aux «petits».

Il n'est pas sans intérêt non plus de remarquer que l'autre opposant, Marc, raconte lui aussi, un crime de sadique.

Et ce que le maître a senti, compris plus ou moins confusément et qui est peut-être plus important encore ? Patrick M., très retardé n'a pas suivi la discussion parce qu'il avait perdu deux francs.

Son sourire triste, que signifie-t-il ?

Cette perte est dérisoire pour lui. N'est-il pas triste d'être triste pour si peu de chose ?

Mieux vaut renoncer à prétendre faire l'inventaire de ce qui a été entendu de part et d'autre.

Nous voulions seulement signaler que sans matériel compliqué, il était possible d'entendre et de s'entendre avec les enfants.

F. OURY